

Les rives du silence

La poésie alsacienne de Nathan Katz et de Claude Vigée

- 62 -

par Heidi Traendlin

*Le poète en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies ;
Les pieds ici, les yeux ailleurs.*

Victor Hugo,
Les rayons et les ombres

Une des *Histoires d'Almanach* de l'écrivain alémanique Johann Peter Hebel raconte qu'il fut accordé à un homme condamné à la peine de mort de choisir la façon dont il préférerait mourir. Celui-ci répondit par cette ruse magnifique et salvatrice : « Pour moi, j'ai toujours pensé que la mort par vieillesse était la plus douce, et c'est celle-là que je vais choisir, et nulle autre, puisque le duc me laisse le choix. »¹ Parmi beaucoup d'autres petits récits inspirés des traditions populaires orales ou écrites, publiés en recueil en 1811, *La peine de mort la plus douce* a longtemps circulé dans les foyers rhénans et paraît aujourd'hui encore emblématique de l'engagement et de l'humour de son auteur. Contemporain de Goethe, Hebel est aussi le premier poète moderne à écrire une œuvre poétique en dialecte haut-alémanique.

Nathan Katz, né en 1892 dans un village de l'Alsace méridionale, apparaît comme le continuateur de cette tradition d'écriture de l'époque du romantisme allemand puisant ses thèmes et sa substance poétique dans la nature et la culture d'un petit espace géographique et linguistique singulier, le Sundgau, « pays des Trois Frontières »². Son engagement en faveur d'une œuvre dialectale marquée et peut-être suscitée par l'alternance des nationalités entre 1918 et 1945 témoigne d'une fidélité à sa langue natale qui ne semble pas avoir pris ombrage du mépris auquel celle-ci fut exposée tout au long du XX^{ème} siècle. La poésie alsacienne de Claude Vigée au contraire, toute empreinte de la violence du siècle traversé, puise dans une tradition populaire que caractérisent l'humour et la satire dès ses premières traces écrites sur des feuillets volants anonymes au lendemain de la Révolution française.³

1 *Histoires d'Almanach*, Johann Peter Hebel, J. Corti, 1991, p. 79-80.

2 Le poète Adrien Finck en est originaire et peut-être aussi son idée de « triphonie ».

3 Les commérages, *Frauenbasengespräche*, dont certains soupçonnent qu'ils sont l'œuvre de G. D. Arnold, auteur de la première pièce de théâtre en dialecte alsacien en 1816 « *Pfingsmontag*, Lundi de Pentecôte » ouvrant la voie d'un genre littéraire qui connaîtra son apogée au

Les géraniums qui fleurissent aux fenêtres des maisons d'Alsace en bouquets denses et rouges témoignent d'une volonté toute naturelle d'embellir le monde qui n'est jamais anachronique. Dans leurs images poétiques, Claude Vigée aussi bien que Nathan Katz transfigurent la réalité objective en se laissant instruire par les mots de leur enfance alsacienne. Leur langage diffère et c'est l'Ill qu'il faut suivre du Nord au Sud pour rejoindre depuis les saulaies argentées du Ried brumeux les vertes collines adossées aux premiers contreforts du Jura suisse. La diversité des parlers entre Wissembourg et Ferrette représentait un formidable vivier âprement défendu par les Alsaciens, expression d'une résistance étonnante face aux déchirements sociaux-culturels qui menaçaient à répétition leur territoire intime. Après l'Armistice de 1918, puis la Libération de 1945, l'exercice naturel du langage devint chaotique, entravé par les consignes linguistiques sévères dont Claude Vigée se souvient dans son poème *Les orties noires flambent dans le vent* :

Mièr àngeboreni zwàngs-schproochkréppel,
Mr sénn ewe verwurixt
Èm ajene gsàng !

*Livrés dès l'origine au forceps du langage,
Nous mourrons étranglés dans notre propre chant !⁴*

Nathan Katz écrivit ses premières poésies en langue allemande, puis il troqua sa plume après les années de guerre et de captivité pour composer une œuvre poétique et dramatique spécifiquement alsacienne. Alors que Claude Vigée fréquentait l'école communale redevenue française, tout en s'initiant à l'école buissonnière au cours de randonnées à vélo sur les sentiers détrempés des forêts de Gries et de Marienthal ainsi qu'il le racontera plus tard,⁵ son aîné quittait la Haute-Alsace voyageant dans le petit train de Ferrette (*s'pferterzigle*) en compagnie de son ami Eugène Guillevic pour rejoindre le cercle des peintres et des écrivains qui se réunissaient à Altkirch, avant d'entreprendre des déplacements longs et lointains dans les pays d'Europe et du Maghreb pour le compte des entreprises dont il devint le représentant commercial. En 1958 parut à Colmar, en un recueil double illustré de vignettes gravées par ses amis Robert Breitwieser et Henri Solveen, l'ensemble de ses poèmes alémaniques : *Sundgäu* suivi de *O loos da Rüef dur d'Gärtel*. Le poète y chante le printemps et l'amour, la souffrance des hommes morts à la guerre, la nuit hantée par leurs fantômes dont seules les légendes se souviennent encore. Dans une langue immémoriale portée par la brise (*s'waihje*) qui souffle dans les campagnes endormies, il transcrit les mélodies et les rythmes anciens :

- 63 -

tournant des XIXe et XXe siècles.

4 *Lièweschprooch, Langue d'amour, 1940 - 2008*, Association des Amis du Musée de la Laub, 2008, p. 9 ; *Mon heure sur la terre*, Ed. Galaade, 2008, p. 560, pour la version française de l'auteur.

5 Voir « E velodür durich's heiliche länd », *op. cit.*, p. 123-126 ; pour la version française : « La terre sainte en vélo », in : *Du bec à l'oreille*, Ed. de la Nuée bleue, 1977, p. 86-87.

6 Cette anthologie rapportée d'une randonnée à travers le Sundgau en juin 1993 par Françoise Le Bouar est venue s'ajouter aux deux recueils alors en notre possession : *Sundgäu* (Arfuyen, 1987) avec les traductions françaises d'Eugène Guillevic et de Jean-Paul de Dadelsen et *Comme si nous pouvions connaître l'éternité* (Ed. du Nadir, 1987) de Kza Han et Herbert Holl. Qu'elle en soit ici doublement remerciée !

As geht als mànkmol e Waihje dur d’Nàcht.
Im Friejhjohr als, wenn dr Lewat blichjt,
Geht verschwige n e Waihje dur d’Nàcht. –

*Il passe parfois comme un souffle dans la nuit.
Au printemps, quand fleurissent les colzas,
Un souffle secret traverse la nuit. –*

- 64 -

A l’écoute de la grande rumeur des nuits d’Alsace dont il est exilé, le poète distingue des voix, des lumières qui peuplent sa solitude comme les myriades d’étoiles bavardes d’un ciel d’été où l’on sentirait l’odeur des granges et du foin coupé ;

Das schwätzt, das verzällt,
Das chrächlet im Schiregebàlk ;
Alles wird làbig um eim
Üf Chilchhef un Remerwàg.
Täusig hààli Àuge sin do !
Täusig heimligi Stimme sin do !
O das grosse bständige Rüsche duss !
Dur d’Haistäck läuft’s un dur d’Schäpf. –

*On entend jaser et babiller,
Et dans les granges craquent les charpentes.
Tout s’anime alentour,
Dans les cimetières et sur les voies romaines.
Par milliers des yeux qui luisent !
Par milliers des voix qui chuchotent !
Ab ! ce chuchotement sans fin au dehors,
Qui parcourt les fenils, parcourt les granges. –*

Quelque chose comme un sourire adressé au lecteur se glisse dans le dernier tercet de ce poème placé en exergue au recueil et qui peut être lu comme un « art poétique ». Il est le signe d’un danger traversé, d’un rêve réalisé : la poésie confère à la parole un pouvoir, qui est aussi celui de vivre, d’aimer et d’être heureux. Dans l’écoute silencieuse de la bruyante effervescence des choses simples, le poète a su transcrire les accords du souffle (*Chüch*) et des sons (*Ton*) en un temps où tout parlait de séparation et de division :

I ha in das Getüens als gloost.
Do isch e Chüch, e Ton dervo
Lebàndig in mim Büech !

*J'ai tendu l'oreille à cette effervescence.
En voici l'écho vivant
Chuchoté dans mon livre.*⁷

Si Nathan Katz chante son attachement au pays natal (*Heimat*) avec sa langue d'enfance rurale et fruste, décrétée inutile et méprisable, sa poésie ne s'encombre pas des interdits et des révoltes conséquentes aux décisions administratives en matière linguistique. C'est à l'intérieur de son œuvre qu'il faut chercher ce qui participe de la durée et de la profondeur universelle. La matérialité du livre représente comme une haie vive qui entoure son jardin d'Alsace où il est revenu définitivement en 1946 pour exercer le métier de bibliothécaire à Mulhouse.

Claude Vigée, également né dans une famille juive, n'est pas retourné vivre en Alsace d'où les nazis l'avait expulsé avec tous les siens. Il a passé les premières années de la guerre à Toulouse en tant que Résistant dans l'« A. J. »⁸, à la faveur de quoi il a redécouvert la culture de son peuple qui l'inspira dès ses premiers poèmes de « La lutte avec l'Ange ». Devenu l'« écrivain juif de langue française » d'une œuvre multiple et bouleversante, il composa au lendemain de son départ à la retraite de l'Université hébraïque de Jérusalem où il a enseigné de 1960 à 1980 les deux longs poèmes en bas-alémanique, *Schwarzzi sengessle fläckere ém nénd* et *Wänderônêftr*, près de trois mille vers que charpente une syntaxe entièrement neuve. Il ne nous appartient pas de dire si l'exil a entravé ou déployé son talent de poète alsacien, mais la lutte intérieure et « l'écoute aux portes du silence » ont libéré une parole poétique hors du terreau noir de la littérature romantique et germanique. De magnifiques strophes en font foi, dont celles qui disent une victoire définitive sur la mort, comme on l'entend déjà chez Nathan Katz :

As git kei Tod ! Alls isch e n ewig Dosi !



Puits à Weyersheim, détail, par Alfred Dott.

⁷ *Œuvre poétique I : Sundgau*, trad. de l'alemanique par Théopane Bruchlen, Jean-Paul de Dadelsen, Guillevic et al., Arfuyen, 2001-2003, p. 38-39. Notre pagination se réfère à cet ouvrage bilingue paru en deux volumes réunissant plusieurs traducteurs de N. Katz dont Yolande Siebert pour ce poème liminaire « Mini Lieder, mes poèmes ». Elle est aussi l'auteur d'une étude poétique et linguistique de référence : *Nathan Katz, poète du Sundgau*, Librairie Istra, 1978.

⁸ « L'Action Juive » devenue « l'Armée Juive » en 1942. Voir « Au défi de l'histoire », entretien de C. Vigée avec Josué 'Hayani, Strasbourg-Jérusalem, *Les orties noires*. Paris : Flammarion, 1984, p. 82-85 ; « Toulouse en l'An Quarante », *La lune d'hiver*. Paris : H. Champion, 2002, p. 63-84.

Kei Härzschlag vo dr cha verlore geh. –

*La mort n'existe pas : tout est présence, éternellement
pas un battement de ton cœur ne peut se perdre*⁹

- 66 -

où il n'est pas question d'abandon ou de complaisance dans une rhétorique consolatrice, mais bien plutôt de l'inscription d'un lieu de rupture qui nous fait vibrer dès l'aurore, d'une poétique puisée aux sources mystiques d'un « Amour éternel », d'un défi au langage qui n'est qu'ornement du néant :

I ha di gfunge, liebi Seel,
Im chalte Champf vo däre Wält ;
Jetzt simmer wider eis !

*Je l'ai trouvée, âme chérie,
Dans le froid combat de ce monde ;
Maintenant, toi et moi, nous sommes de nouveau un.*¹⁰

Nathan Katz s'est fait le voyant du combat des âmes souffrantes venues d'outre-tombe qui errent la nuit dans les jardins alsaciens. L'unité promise dans la rencontre mystique s'avère-t-elle possible ailleurs que « dans le grand rêve de l'éternité » auquel il songea en son âme « simple » et généreuse ?

Rescapé de l'extermination du peuple juif dont il évoque une proximité avec le destin alsacien, Claude Vigée lance son appel depuis Jérusalem où il écrit ses poèmes dans l'angoisse d'un combat qui se livre au-dessus de sa maison pendant la Guerre du Liban. On entend les bruits de cette guerre exploser dans la langue versifiée de son parler bas-rhinois, comme si les voix anciennes en profitaient pour s'arracher au silence où les retenait la nostalgie d'un monde meilleur peut-être, mais surtout la conscience d'une menace extrême à affronter :

S'äld-nèje luschtschpiël heisst
« Weltôwephântàsie » ;
es reimt gänz üssgezeichnet mét
Kâzett,
un Zyklon-B-Gâskâmmerpoésie.

Ta comédie ancienne et moderne s'appelle :
L'Hallucination du Dernier Soir du Monde.
*Mais en bon allemand
cela rime normalement*

⁹ In : *Œuvre poétique II*, p. 47, trad. de Gérard Pfister.

¹⁰ In : *Œuvre poétique I*, p. 80, trad. de Claude Vigée.

*avec Camp de la Mort,
exquise poésie et musique de chambre
à gaz au zyklone-b.*¹¹

Au bord du gouffre que sépare la nuit du jour, le poète entend monter des voix hors du « trou noir » où opéraient hier les bourreaux des camps de la mort. Le vent de folie qui souffle sur des braises recouvertes par les cendres de l'oubli depuis quarante ans le plonge dans une sorte de transe créatrice. Rompu à l'attente silencieuse au cours de l'exil américain, il se laisse submerger par le désir de parler dans la langue de son enfance qu'il affectionne et entend dans le creux de son oreille, dont les premiers balbutiements inventent une passerelle entre les morts et les vivants sous le ciel ardent de l'été hiérosolymitain.

Mànischmool glaawi, s'hängt mr noch ebbs ém ohr
vun denne gemurmelde werder
wu längscht vergesseni schtémme frihr
gànz lislì henn gsàat :
so rieselt dr ländraaje ém schpootjohr
geduldi durich dérrì blédder,
àm rànd vum gröje laubwàld
wu's Rootbäschel rüsch ;
un drepfelt dànn én d'ärd
míseleschtéll wie soot
gànz dièf dort drunde,
ém schwärze sengessle-pfàad.

*Parfois je crois surprendre un écho dans l'oreille
de ces mots murmurés,
que des voix de jadis, depuis longtemps perdues,
disaient presque en silence :
ainsi suinte la pluie de campagne en automne
à travers les feuilles mortes, avec tant de patience
à la lisière du petit bois de chênes gris et touffus
où le Ruisseau-Rouge chuchote,
puis elle s'enfuit goutte à goutte dans la terre,
à pas de souriceaux, comme fait la semence,
par le chemin profond,
la sente aux orties noires.*¹²

La petite musique crépusculaire que sépare un silence signifié par le double-point, s'ouvre au dialogue intérieur en

11 *Lievesschprooch*, p. 31 ; *Mon heure sur la terre*, p. 579.

12 *Idem* p. 8 ; p. 559.

une métaphore filée de la semence patiente qui va renaître dans un chant nouveau et rendre à la langue le goût de son enfance, là-bas, à Bischwiller « sous la pluie de campagne en automne ». Portée par le mouvement à la fois léger et classique qui rappelle la musique des vers de Nathan Katz, la strophe qui introduit le poème du « Requiem alsacien » figure les rives pacifiées d'un chemin hérissé d'orties brûlantes. Le poète s'y engage sans épanchement ni pathos, dans l'alternance d'une véhémence irrépessible et d'une tendresse qui vient parfois briser l'émotion insupportable. Dans la langue maternelle qui sait tout dire, dont on entend aussi l'ironie grinçante et la veine grotesque dans la transposition française, la concision des images et l'acuité de la pensée trouvent leur plus haute expression. Sans qu'elles soient exclusives l'une de l'autre, les langues alsacienne et française vivent et respirent soudain dans une proximité saisissante. L'autotraduction restitue la syntaxe presque orale, les effets de rythme et les multiples échos de cette explosion créatrice singulière. Aux événements tragiques de l'histoire politique et linguistique en Alsace, Claude Vigée oppose une voix poignante où la douleur se tient droit et où le goût de vivre et la beauté du monde résonnent jusque dans les derniers vers du *Feu d'une nuit d'hiver* :

E rundes wénzisches baimele numme
schlààt hooch ém hémmel üss :
s'ésch bletzli én de blüeschd nünkumme,
àss wärs e schdernefloor !

*Ce n'est qu'un petit arbre, en sa rondeur fragile,
qui veut s'épanouir au cœur du firmament :
pourtant c'est lui, soudain, qui s'est couvert de fleurs,
on dirait dans le ciel un bouquet de comètes !¹³*

Ce qui réunit les écrivains dialectaux au cours des siècles de conflits récurrents,¹⁴ c'est leur geste de résistance pour sauver la langue aussi bien que leur « peau », cette enveloppe charnelle par laquelle il est donné à l'homme de vivre et d'être au monde en son âme et conscience. L'expression vitale dans la langue d'enfance, à partir d'une articulation fragile qui les retient sur l'arbre généalogique des langues, confère aux œuvres une beauté tout éphémère mais néanmoins lumineuse. Si Nathan Katz écrivant au lendemain de la Première Guerre mondiale offre à ses lecteurs une œuvre de transition qui trouve à s'arrimer sur la branche alémanique encore vivante et parlante, Claude Vigée fait œuvre de transmission après la rupture tragique que la Deuxième Guerre mondiale a rendu quasi irréversible. Le renouveau dialectal, contrairement au printemps qui survient au sortir de l'hiver, ne garantit pas le cycle naturel des saisons à venir. Mais il est chaque fois le signe d'une promesse pour ceux qui ont pu échapper aux catastrophes et rebondir comme les lapins de garenne dont le poète de Bischwiller se souvient. Dans son combat pour la vie, Claude Vigée rappelle celui d'Albert Schweitzer, musicien et médecin opérant au cœur de la forêt équatoriale infestée par la

¹³ Idem, p. 118 ; p. 650.

¹⁴ V. Eugène Philipps, *Les luttes linguistiques en Alsace jusqu'en 1945*, Strasbourg : Culture alsacienne, 1975. De Claude Vigée on pourra lire par exemple : « Les enfants n'ont qu'à se taire ou les bienfaits de l'école en Alsace », *Le parfum et la cendre*. Paris : Grasset, 1984, p. 25-68 ; « Déchirure et invention de la parole », *Le silence de l'Aleph*. Paris : Albin Michel, 1992, p. 149-166.

mouche tsé-tsé. L'amour et la joie de vivre s'accordant mal aux alternatives contradictoires laissées aux hommes, les poètes libèrent de son carcan et de ses représentations une parole alsacienne prise en étau entre son silence forcé et sa vigueur explosive.



Puits de La Hoube, par Alfred Dott.